

A M. J. E. P. PRENDERGAST

APRÈS AVOIR LU "UN SOIR D'AUTOMNE." (1)

Lorsque m'est parvenu votre charmant envoi
 J'étais encor malade et retenu chez moi.
 On m'avait interdit écriture et lecture ;
 Mais vous le devinez—car c'est dans la nature,—
 A cet arrêt cruel, vous n'avez rien perdu
 Et votre oeuvre eut l'attrait de tout fruit défendu.

Vous êtes au printemps et vous chantez l'automne,
 Et moi, qui vois venir les plus sombres hivers,
 Du caprice dictant le sujet de vos vers
 Si tristes et si doux, à bon droit je m'étonne.

Mais l'homme est ainsi fait ; il aspire toujours
 A de nouveaux bonheurs et les veut à rebours
 Du lieu, de la saison, de l'âge ou de l'année ;
 La joie à peine éclos est bientôt dédaignée ;
 Heureux à faire en vie, on cherche un autre sort ;
 L'avenir a raison, le présent seul a tort.

Voilà comment se font tant d'étranges contrastes ;
 Pourquoi l'on se surprend aux jours les plus joyeux
 L'âme toute assombrie et des pleurs dans les yeux ;
 Pourquoi souvent ont rit aux jours les plus néfastes ;
 Pourquoi l'on voit partout pauvres en belle humeur,
 Riches livrés en proie à l'amère douleur,
 Jeunes gens tout rêveurs, pleins de mélancolie,
 Vieillards qu'agite encor la joyeuse folie.

(1) Ces vers, lus à la dernière session de la Société Royale, ont été écrits peu de temps après le grave accident qui faillit coûter la vie à l'auteur. Pour le "Soir d'Automne," voir page 145 de ce volume.